Ami du Clergé du 5-12 août 1954

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Collectes. — XLIV. 11e Dimanche après la Pentecôte : La libéralité divine, 265. — XLV. 12e Dimanche : Service parfait, 266.
Fête de l'Assomption. — Triomphe de Marie sur le péché, 268.
Fête de S. Augustin (28 août). — Sa conversion, 269.
Pour le XVIe centenaire de S. Augustin. — La vie chrétienne d'après S. Augustin : III. Les « Confessions » (suite), 271.
La vie chrétienne. — Enseignements de S. Jean : Jésus-Christ, 275..
Lectures bibliques. — III. Jacob : I. Election de Jacob, 278.

PLANS D'HOMELIES SUR LES COLLECTES

XLIV

11e Dimanche après la Pentecôte

LA LIBÉRALITÉ DIVINE

Dieu tout-puissant et éternel, votre bonté débordante surpasse les désirs et les mérites de ceux qui vous prient ;
répandez sur nous votre miséricorde
en pardonnant les fautes qui inquiètent notre conscience
et en accordant par surcroît les grâces que notre prière n'ose demander.

En bref : **Que votre miséricorde nous pardonne et nous comble.**

Ne nous étonnons donc pas que l'Eglise revienne inlassablement sur le pardon et sur les grâces dont la source est dans les sacrements. C'est évidemment au baptême que fait penser le récit évangélique du jour : la guérison du sourd-muet. Car le baptême est le sacrement du premier pardon, que la Pénitence ne fait que renouveler. Et c'est de ce rite sacré, complété par la Confirmation que viennent les grâces les plus précieuses : celles qui nous font enfants adoptifs de Dieu.

La première partie de notre collecte dégage l'aspect de libéralité qu'offrent ces grâces, et la seconde demande à Dieu de les multiplier.

I. — *La libéralité divine*

Nous sommes dans l'ordre de la grâce, c.-à-d. de la gratuité infinie. On l'oublie trop souvent : c'est ce qui fait que nous sommes si indifférents aux bontés de notre Dieu. Insistons donc, pour nous rendre plus sensibles à la prodigalité divine et plus généreux à la reconnaître.

Dieu ne nous doit rien. S'il nous crée, c'est par pur amour et c'est déjà un don inappréciable que celui de notre existence de créatures raisonnables et libres, formées « à l'image et à la ressemblance » de Celui qui est toute sagesse et tout amour. Encore moins, nous doit-il de nous adopter et de nous introduire ainsi dans l'intimité des trois Personnes divines.

Pourtant, c'est ce que notre Dieu a réalisé, en nous appelant au Royaume. Reportons-nous à la parabole des ouvriers de la vigne. Vous vous souvenez que les derniers embauchés par le patron, qui n'avaient travaillé qu'une heure, sont aussi bien payés que ceux qui « avaient supporté le poids et la chaleur du jour ». Qu'est-ce à dire ? D'abord qu'il n'est jamais trop tard pour se mettre au service de Dieu par une conversion sincère. Mais aussi — et c'est là-dessus que nous insisterons — que la récompense divine dépasse infiniment nos droits, nos mérites, nos désirs. C'est la définition même de cet **ordre surnaturel** en quoi consiste le Royaume.

A quoi peut prétendre une créature, si parfaite soit-elle ? A une récompense proportionnée à sa nature. Le plus large épanouissement de son intelligence, dans une connaissance toujours plus profonde des merveilles de la création ; un amour qui nous unisse à Dieu, tel qu'il est accessible à un cœur de chair, incapable de posséder l'infini.

Or que nous dit le Seigneur ? — « Si tu obéis fidèlement à ma Loi, si tu m'aimes de tout ton cœur, de toutes tes forces, de tout ton esprit, tu atteindras une perfection qui te dépasse infiniment. Une perfection dont tu ne pouvais avoir la moindre idée, loin d'oser y prétendre et de la mériter en stricte justice. Une perfection qui t'unira intimement à ma vie et te rendra participant de ma propre nature. »

Cela représente un bouleversement total de notre condition et comme une nouvelle création, plus libérale encore que la première. Les prophètes avaient annoncé « de nouveaux cieux, une nouvelle terre », sans bien se rendre compte de ce que serait cette nouveauté.

S. Paul déclare : « Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce que le cœur de l'homme n'a pu concevoir, c'est cela même que Dieu réserve à ceux qui l'aiment » (I Cor., II, 9). Voilà l'ordre surnaturel.

Comment ces perspectives nous laissent-elles si indifférents ? Cet avenir, qui s'entrouve aux yeux de notre foi, serait-il moins séduisant que les promesses de Marx à ses disciples ? N'avez-vous pas admiré cette foi dynamique des communistes ? Que ne feraient-ils pas pour hâter la venue de cette cité harmonieuse dont on fait briller la perspective à leurs yeux !

Mais qu'offre cette cité terrestre à nos besoins essentiels, ceux de l'âme ? Une meilleure distribution des richesses, une égalité dans la justice et dans le bonheur terrestre, cela s'impose. Le chrétien ne peut s'en désintéresser. Mais en quoi cela répond-il aux questions angoissantes concernant l'au-delà ? Ce bonheur, limité à cette vie et aux seuls besoins matériels, vous suffit-il vraiment ?

Vous ne seriez pas chrétiens si vous pouviez répondre « Oui, cela suffit ». Je sens bien que je ne suis pas qu'un animal perfectionné. J'ai un sentiment plus haut de ma dignité et de ses exigences. Et c'est à ce besoin que le Christ répond, quand il nous promet que nous partagerons éternellement la vie même qu'il possède en propre avec le Père et l'Esprit.

Vraiment la libéralité divine déborde et nos désirs et nos mérites et elle va bien au-delà des besoins auxquels elle répond. Apprécions à sa juste valeur les dons de la bonté infinie. Ces dons, Dieu ne se contente pas de les promettre dans un avenir lointain, et dont la perspective découragerait, par son recul, la foi la plus optimiste. Déjà, nous possédons comme la substance de ce bonheur éternel. Car nous possédons Dieu. **Il s'est donné à**

nous, lors de notre baptême. La vie mystérieuse qui nous y est conférée c'est Dieu vivant en nous ; c'est déjà celle qui, après la mort, nous fera voir face à face le Père, le Fils et l'Esprit-Saint (cf. Jo., XIV, 21). C'est celle qui nous inondera du propre bonheur des Trois, en nous mêlant à l'amour qui les unit.

Perspectives exaltantes. Comment nous laissent-elles si froids, si indifférents ? Comment ne nous soulèvent-elles pas dans des élans de générosité qui vainquent tous les obstacles, et qui fassent de nous les ouvriers les plus convaincus et les plus actifs de la justice terrestre appelée par tant d'hommes qui souffrent du désordre actuel ?

II. — *Notre prière*

Comment ? C'est que notre nature de fils d'Adam pèse encore sur nous. Fils d'un père pécheur, nous péchons nous-mêmes, c.-à-d. que nous dégénérons de notre dignité d'enfants de Dieu. Une fois le péché commis, nos yeux se désillent. Nous voyons le péché tel qu'il est, car, en le commettant, nous l'avons dépouillé de ses prestiges menteurs — « vous serez comme des dieux ». — Et **notre conscience s'inquiète.** N'avons-nous pas tout perdu, en cédant aux instincts d'en-bas ? N'avons-nous pas vendu nos droits d'aînesse, comme Esaü, pour un plat de lentilles ? Le péché est la terreur d'une conscience droite, éclairée par la foi. Et nous n'avons pas d'autre recours que la bonté de Dieu. Dieu ne nous doit rien. Au pécheur, il ne doit que le châtiment. Et le châtiment c'est l'abandon de Dieu. Ezéchiel nous le fait voir qui se retire du Temple de Jérusalem, souillé par les idoles. Ainsi fait-il dans une âme qui a déshonoré sa présence et qui a préféré à son amour les satisfactions les plus basses. Qu'y faire ?

L'Eglise, mère toute vigilante vient à notre secours. Elle s'adresse, en notre nom, à la bonté débordante quelle adore en notre Dieu. « Pardonnez, Seigneur, à ces pauvres fils d'Adam. Ils vous ont renié et trahi indignement. Ajoutez à vos bontés en leur rendant la vie qu'ils ont perdue par leur faute. Elle est inépuisable, cette bonté. Quelle nous rende une fois de plus, ce que tant de fois déjà elle nous avait si gratuitement accordé. Nos droits sont de n'en avoir aucun, d'être des misérables. La misère est « un bon gibier pour la Miséricorde ».

En nous pardonnant, Dieu nous donnera, comme le père au fils prodigue, le baiser de réconciliation. Comme ce père qui retrouve son fils « qui était perdu », il ordonnera le festin de la joie divine. A nouveau il se donnera lui-même à cette âme ingrate pour lui rendre la robe nuptiale, afin qu'elle puisse, en dépit de la faute, être admise aux noces éternelles.

Et cela, **quelle prière oserait le demander ?** Un juste n'aurait pas cette audace. Car le partage de la vie de Dieu, dépasse « les désirs et les mérites » de la plus sainte créature. Mais un pécheur ? Eh ! bien l'Eglise l'ose pour lui. Son état misérable, la conscience qu'il en a, sa contrition sincère lui tiennent lieu de droits. Osez donc, chrétiens, demander au-delà de vos désirs les plus ambitieux. Osez demander l'infini. Osez demander une part de la sainteté, à la vie même de votre Dieu. Il ne se lasse ni de vous les proposer ni de vous les donner.

* *

Voilà les magnifiques leçons que l'Eglise vous donne en vous aidant à prier. Faites vôtre sa foi. Elle vous entraînera à la suite de Jésus, vers la perfection qui doit être « comme celle du Père qui est dans les Cieux ».

Et l'attente certaine du bonheur ne doit pas vous rendre indifférents aux souffrances de vos frères. Bien plus : l'amour des biens éternels est inséparable de l'amour de votre prochain. Le seul moyen **de ne pas démériter** le partage de la béatitude éternelle, c'est d'imiter la libéralité de ce Dieu qui aime tous ses enfants, même révoltés. Donnez à pleine mesure : « Donnez et on vous donnera. On versera dans votre sein une bonne mesure, tassée, secouée et débordante, car on mesurera pour vous avec la mesure dont vous vous serez servis » (Luc, VI, 38).

Pour que Dieu vous soit libéral, soyez bons envers vos frères, afin qu'avec eux vous jouissiez de « ce que votre prière n'ose demander », le bonheur du Ciel, dont l'avant-goût nous est donné dans les joies d'une bonne conscience...

XLV

12e Dimanche après la Pentecôte

SERVICE PARFAIT

Dieu tout-puissant et miséricordieux, qui donnez à vos serviteurs de vous servir
avec la perfection qui vous convient
accordez-nous de courir sans chuter au bonheur que vous nous promettez.

En bref : **Faites-nous courir droit vers le Ciel !**

Tous ces dimanches de la Pentecôte sont parés de vert, c'est la couleur de l'espérance. Ils représentent en effet, dans la marche de l'homme régénéré la dernière étape : celle qui, depuis les grandes solennités qui commémorent le drame de la Rédemption par le Christ, le conduit au salut moyennant ses propres efforts. D'où le retour des mêmes thèmes, pris sous des aspects différents : l'effort personnel du baptisé, l'espoir qui l'anime, la grâce qui le soutient. **Ni Dieu sans nous, ni nous sans Dieu.**

Distinguons aujourd'hui ces deux thèmes : celui de nos efforts tendant à la perfection, celui de Dieu qui les soutient.

I. — *Le service parfait*

C'est celui qui est « digne de Dieu » et qui « mérite ses louanges » (**digne et laudabiliter**). Un tel service ne peut être que l'obéissance à sa loi.

Dans l'épître, S. Paul (II Cor., III, 4-9) oppose la « Loi de mort », celle de Moïse, que le juif suivait, à la loi de l'alliance nouvelle, « qui n'est pas un texte, mais un esprit ». C'est la **loi d'amour,** sur laquelle Jésus a tant insisté. A plusieurs reprises, dans les dimanches qui vont suivre, nous lirons des passages d'Evangile en ce sens. Aujourd'hui, un docteur de la Loi, qui se croit plus fort que Jésus, lui « pose une colle » : — Maître, lui dit-il, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? » Et Jésus le « colle » à son tour : « Qu'y a-t-il dans la Loi ? » Et l'autre de réciter un passage qu'on lisait chaque sabbat à la synagogue : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu et ton prochain comme toi-même. » Et comme l'autre insiste : « Qui est mon prochain ? » Jésus lui donne cette admirable leçon d'ampleur généreuse dans la charité : la parabole du bon Samaritain.

Pour notre propos il suffira de retenir l'essentiel de l'enseignement du Maître. Pour servir Dieu, c.-à-d. pour faire parfaitement sa volonté, il faut se donner tout entier, corps et âme à son amour, lequel confond dans un même élan le Père éternel

et ses enfants sans distinction de race, de religion, etc. Car « Dieu est amour » et si la loi est non une formule, mais un esprit, il n'y a pas de bornes aux exigences de ce service. Un chrétien n'a jamais fini de faire son devoir. parce que, fils adoptif, il a toujours à faire son métier de fils, il doit imprégner d'amour toute sa pensée, toute son action ; et tous ceux qui vivent dans son milieu, catholiques ou non, doivent être enveloppés, non dans une vague « philanthropie » mais dans le même amour qui, venant de Dieu, doit faire retour à lui en nous emportant tous dans un courant irrésistible et fécond.

C'est cela, le service parfait. Mais une telle perfection ne saurait venir de nous. « C'est vous, Seigneur, qui **nous donnez de vous servir ainsi** » par notre culte envers vous et dans nos frères qui, indistinctement, nous sont tous si proches. Voilà pourquoi notre collecte insiste, comme toutes les autres, sur notre étroite dépendance à l'égard de la source divine de toute action bonne, de tout mérite.

De fait, reconnaissons qu'il nous est impossible de satisfaire par nos propres forces à un service aussi strict. Comment contenter les dignes exigences ? Comment louer assez, glorifier assez ce grand Dieu que les anges adorent en tremblant, eux, les esprits si purs et si ardents ? Comment aimer tant de gens qui, par eux-mêmes, sont si peu aimables ? Comment savoir la façon dont nous pourrons, avec les moyens du bord, leur donner notre affection fraternelle ? D'où une première grâce indispensable : celle d'une révélation qui nous éclaire au jour le jour sur notre double devoir de Charité.

II. — *L'illumination divine*

Revenons à notre évangile : « Quel bonheur, s'écrie Jésus, quel bonheur vous avez de voir et d'entendre ce que vous entendez ». Jusqu'à lui, en effet, les saints d'Israël tâtonnaient à la faible lumière (faible par comparaison à l'éclat de l'Evangile) des prophètes. Mais vous, vous êtes éclairés par le Dieu incarné, cela, directement. Qu'il s'agisse des vérités qui confirment et complètent la Loi de Moïse, et que l'Eglise vous transmet au nom de Jésus, ou qu'il s'agisse de ces illuminations intérieures que nous vaut, à nous, les baptisés, la présence en nous de l'Esprit de la Pentecôte, répandu en nos âmes dès notre naissance à la vie surnaturelle.

Si la Loi nouvelle est essentiellement **un esprit,** c'est qu'elle ne se réduit pas au texte divin de nos Evangiles. Elle est une **animation intérieure,** due à l'Esprit de Jésus, qu'on aime à appeler « l'esprit d'amour ». Cet Esprit, qui a façonné et nos grands contemplatifs et nos géants de l'action charitable, un Vincent de Paul, un Jean Bosco, n'agit pas moins puissamment en nous qu'en eux. Alors ?...

Mais nous lui sommes infiniment moins ouverts. Pourquoi ? Parce que nous n'avons pas cette humilité qui ouvre l'âme aux inspirations divines. « Je vous loue, ô Dieu, de ce que vous avez caché ces choses (les secrets d'amour de Dieu) aux orgueilleux et les avez révélées aux petits » (Mat., XI). Si nous avions l'âme candide des petits, c.-à-d. non pas tant les petites gens, souvent si simples et si droits, mais les petits enfants, nous ne tergiverserions pas tant pour savoir s'il est si nécessaire que cela de secourir son « prochain » comme le samaritain, nous irions droit à tous les besoins qui traversent notre horizon, nous passerions l'éponge sur les torts de notre entourage et de nos relations, dont nous faisons des montagnes. Ste Jeanne de Chantal tint sur les fonts baptismaux le fils du gentilhomme qui avait tué son mari à la chasse...

Donc, la première condition du service parfait, c'est une âme candide et simple qui nous rendrait disponibles aux illuminations de la grâce.

III. — *Les promesses divines*

Mais il ne s'agit pas seulement de voir clair, il faut agir avec l'entrain de l'amour. Dans l'homélie précédente nous avons enregistré la puissance de cet esprit surnaturel que Dieu nous met au cœur comme un désir qui dépasse infiniment nos prétentions naturelles. C'est lui qui nous donne l'entrain nécessaire aux bons serviteurs. Il ne faut pas se faire prier par Dieu. Il ne convient pas de se « traîner » sur la route du Ciel. Le temps est court et, d'autre part, « la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne ». Il faut mettre de l'empressement dans le service de Dieu et de nos frères. Il faut « aller bon train » avec au cœur, la joie de ceux qui aiment. Qui nous donnera cet entrain ? Dieu, que précisément l'Eglise nous fait prier d'animer notre service. Laissez à d'autres l'esprit morose et la langueur des pessimistes. Quand on travaille pour Dieu, on connaît d'avance les magnifiques résultats de l'effort entrepris. Quand on travaille **avec Dieu,** on est sûr de les atteindre. Voilà le véritable esprit chrétien. Non pas l'optimisme qui n'est que l'envers du pessimisme et qui n'est pas plus vrai, mais la confiance sereine de l'espoir.

IV. — *La protection divine*

« Courons donc, nous dit S. Paul, au combat qui nous est ouvert ». — Mais, ne risquons-nous pas de heurter le caillou fatal, qui nous jettera sur le sol, tout sanglants ? — Hommes de peu de foi ! ne servez-vous pas le vainqueur du monde ? Notre Roi Jésus n'a-t-il pas sous la main des légions d'anges, qu'il enverra juste à temps « pour vous préserver de la chute ? » C'est le texte fallacieusement emprunté aux psaumes par le démon et que Jésus applique à bon droit à notre cas. Cf. Evangile de la Tentation.

Si nous ne tentons pas Dieu, nous sommes **sûrs de sa protection.** Car l'expérience, qui n'est pas ambition présomptueuse, mais désir des biens célestes allumé par Dieu même dans nos cœurs, nous tiendra l'âme assez haute pour que nous n'échoppions pas aux séductions des biens de ce monde. Ce qui nous fait tomber, c'est le prix que nous attachons à ce qui n'en a pas : amour de cette vie, souci de notre confort, inquiétude du qu'en dira-t-on, âpreté au gain, etc. Mais quand on a au cœur le « désir des biens célestes », on regarde dédaigneusement ces misères qui attirent tant d'hommes dans de misérables pièges et les mettent à la merci de ceux qui les mènent par promesses ou menaces. Qu'importaient aux martyrs les bûchers allumés sous leurs yeux, ou l'appât des honneurs offerts par leurs juges à leur apostasie ? Ils attendaient tellement. Ils ont couru vers ce Ciel qui, déjà, s'entrouvrait à leurs regards avides. Ils n'ont point heurté du pied le caillou qui fait trébucher. Haut et ferme, leur cœur les entraînait vers Dieu, bien suprême au-dessus de tout ce que l'homme peut désirer.

* *

Qu'il est enviable le sort du chrétien ! En un temps où les hommes sont esclaves de leurs intérêts personnels, entraînés à mille bassesses par le

désir de se pousser, toujours à mendier l'appui d'un puissant, ou les faveurs gouvernementales, où d'autres tremblent sous le knout totalitaire, nous autres, **nous ne servons que Dieu.**

C'est le secret de la puissance et de la liberté. Et plus notre service est parfait, plus grande est notre liberté. Plus nous aimons, plus nous réussissons. Succès paradoxal. Car le triomphe des martyrs est dans la mort où semblent sombrer tous les espoirs. Mais Jésus lui-même l'a déclaré : Celui qui sanctifie sa vie la sauve. Il la fait passer, dans un geste de suprême amour, d'un monde où tout est illusion à ce Royaume où les attend une impérissable couronne.

FETE DE L'ASSOMPTION
(15 août)

TRIOMPHE DE MARIE SUR LE PÉCHÉ

Dans l'encyclique *Fulgens corona* Pie XII rappelait la définition du dogme de l'Assomption, conséquence et complément du privilège de l'Immaculée-Conception. « ...Il nous semble que cette perle très précieuse (du privilège de l'Immaculée Conception), dont, il y a cent ans, fut orné le saint diadème de la Bienh. Vierge Marie, brille aujourd'hui d'une lumière plus resplendissante, puisque, par un heureux dessein de la Providence, il Nous fut donné... de définir que la Vénérable Mère de Dieu fut élevée au ciel en corps et en âme. » Et voici qu'il veut associer encore le souvenir de ces deux grandes vérités de foi en instituant, le 1er novembre, anniversaire de la définition de l'Assomption, la fête de la Royauté de Marie.

Pourquoi le rapprochement de ces deux grands privilèges de Marie ?

« ...Ces deux illustres privilèges dont fut dotée la Vierge Mère de Dieu, jettent une lumière éclatante aussi bien sur *l'origine* que sur *l'achèvement de sa course terrestre.* A l'innocence parfaite de son cœur exempt de toute faute répond, avec une admirable convenance, la très complète « glorification » de son corps virginal : elle fut unie à son Fils unique dans la lutte contre la malice du serpent infernal, elle participa à la gloire du triomphe sur le péché et ses tristes conséquences » *(Fulgens corona).*

Unissons donc, nous aussi, la célébration de ces deux privilèges. Notre foi s'éclairera et s'affermira de les contempler dans la lumière qu'ils projettent l'un sur l'autre : *l'Immaculée Conception, triomphe complet sur le péché,* appelait *l'Assomption, triomphe complet sur les suites du péché.*

I. — *L'Immaculée Conception, triomphe complet sur le péché*

Tous nous avons péché en Adam. Nous ne pouvons en triompher que par la vertu du sang rédempteur de Jésus. Sans lui nous resterions les éternels vaincus du péché.

Par lui, par sa vertu qui se répand dans les sacrements, et d'abord dans le baptême et la pénitence, nous remportons la victoire sur le péché originel et sur nos péchés personnels dont il est la source. Mais ce n'est là que victoire partielle. Bien plus, à ces victoires. — la nécessité du sacrement de pénitence en fait foi — succèdent souvent d'humiliantes défaites.

Il est arrivé, par privilège de la toute-puissante bonté divine, que des âmes promises à un haut destin, ont vaincu plus complètement le péché originel. Ainsi pour Jean - Baptiste, qui devait préparer les voies au Messie.

Toujours, par grâce spéciale de Dieu, des âmes privilégiées ont triomphé des péchés personnels qui sont la suite du péché originel et de la concupiscence qu'il laisse en nous. Nous le savons par l'histoire des saints. Ils ont eux - mêmes rendu grâces à Dieu de les avoir gardés dans l'innocence de leur baptême (v. g. Ste Th. de l'Enfant-Jésus).

Bien plus, au moins pour toute une période de leur existence, des saints ont été confirmés dans la grâce de Dieu, c.-à-d. établis dans l'heureuse impossibilité de pécher. Dieu l'a voulu pour récompenser leurs héroïques combats ou pour faire éclater sa puissance. En eux, plus de place pour le péché.

Belles victoires sur le péché. Elles attestent la puissance rédemptrice du sang de Jésus. Quand S. Jean entrevit la multitude innombrable des élus, il lui fut donné de pouvoir apprécier ce triomphe magnifique sur le péché. Pourtant, tous ces privilégiés, même les plus favorisés, comme S. Jean - Baptiste, ont été, pendant une période plus ou moins longue de leur existence, les vaincus du péché. Le mal a régné sur eux et en eux. Leur victoire n'est que partielle.

En Marie, au contraire, le triomphe est complet. Elle est sans péché dès le premier instant de sa conception, dès le tout premier instant où son âme fut unie à son corps. Notre foi ne nous permet pas de penser qu'elle a existé même un millième de seconde dans l'état de péché. Ainsi, peut-elle dire avec autant de vérité que N.-S., quoique par privilège, et non de droit comme son Fils, que le démon « n'a rien à voir en elle ». Si elle avait été jetée dans la lutte, comme son Jésus, comme lui elle aurait pu répliquer à ses ennemis : « Qui donc parmi vous me convaincra de péché ? » Dieu a mis une incompatibilité radicale entre elle et le péché, mieux, une inimitié irréconciliable, pareille à celle qui existe entre son Fils et Satan, ainsi qu'il l'avait lui-même annoncé : *Inimicitias ponam inter te et mulierem, inter semen tuum et semen illius.*

Le mot final du protévangile peut grammaticalement ne s'appliquer qu'à Jésus : *Ipse conteret caput tuum.* Dans la logique du contexte il vaut aussi de Marie. Sa victoire est totale ; *elle écrase la tête du serpent.*

II. — *Assomption, triomphe complet sur les suites du péché*

Voilà pourquoi il nous apparaît tout naturel que sa victoire soit complète aussi sur cette conséquence du péché qu'est la mort et

la désintégration de notre cadavre. Sans doute, notre foi ne repose pas essentiellement sur cette harmonie que nous entrevoyons entre le départ et l'arrivée, entre le commencement et la fin de la destinée terrestre de la T. S. Vierge ; elle se fonde sur la révélation de Dieu affirmée par l'Eglise. Mais il nous est facile de donner notre assentiment à ce mystère parce que notre raison l'appelle, l'entrevoit, le devine comme l'harmonieux complément des desseins de Dieu sur Marie.

C'est à cause du péché que Dieu avait frappé Adam et sa descendance de la condamnation inexorable : « Tu mourras de mort ». Nous savons qu'il l'avait créé dans l'immortalité. Au moment voulu de Dieu, il aurait reçu en corps et en âme sa récompense sans passer par les affres de la mort et la corruption du tombeau.

Ici encore, la bonté et la toute-puissance divine nous donnent de constater des triomphes, au moins partiels, de la vertu du sang rédempteur sur cette suite du péché qu'est la décomposition de la tombe. Plus d'une fois, quand on a procédé à l'exhumation du corps des saints, on les a trouvés miraculeusement préservés, quelquefois après des siècles. S'il n'y avait pas eu de victoire sur la mort, du moins il y avait eu victoire sur les humiliantes déchéances qui la suivent.

Et au jour de la résurrection de la chair, aura lieu pour tous les élus, dans leur corps glorifié, cette victoire définitive sur la mort. Jésus rédempteur rend aux âmes qui l'accueillent la vie divine ; il leur rendra aussi, au jour suprême, cette vie qui les unissait à leur corps.

Mais ce n'est, ici et là, que triomphe partiel ; le corps doit attendre longtemps avant de recevoir sa récompense. Et il sera toujours vrai de dire, même dans l'immortalité du ciel, que pendant des années et des siècles, ces corps ont été les vaincus de la mort que le péché avait introduite dans le monde.

L'Assomption de N.-D. c'est, au contraire, le triomphe complet de Marie sur la mort, comme son Immaculée Conception est son triomphe complet sur le péché.

Comme on le croit assez communément, — encore que d'autres pensent autrement et que l'Eglise ne se soit pas prononcée, — peut-être et même très probablement Marie est-elle passée par la mort avant d'entrer dans son éternité. Elle l'aura acceptée délibérément, dans les mêmes intentions que son divin Fils le Rédempteur et pour lui être en tout pareille. Mais ce ne sera pas défaite, puisqu'elle l'aura voulu.

Et la preuve, c'est ce qui suivit. Il ne fut pas permis à la mort de poursuivre et d'achever son œuvre de décomposition sur le corps qui avait donné naissance au Fils de Dieu fait homme. Dieu le voulut glorifier immédiatement, sans attendre la résurrection finale. Comme Jésus son Fils par son Ascension, Marie par son Assomption voit se réaliser en elle le triomphe sur les tristes conséquences du péché. Pour elle, la victoire est complète : « O mort où est donc ta victoire ? » Elle entre en ce monde dans la lumière de son Immaculée Conception, et elle le quitte dans la gloire de son Assomption en corps et en âme.

Immaculée, elle a vaincu le péché ; montée au ciel, elle a vaincu la mort.

* *

Comprenons bien ce que disait Pie XII :

« Il semble donc que de ce fait — du fait de la définition de l'Assomption — tous les fidèles puissent de façon plus profonde et plus efficace tourner leur pensée et leur cœur vers ce mystère même de l'Immaculée Conception de la Vierge. Ces deux dogmes sont étroitement liés. Voilà pourquoi la solennelle promulgation et la mise en lumière de l'Assomption de la Vierge Marie au ciel — couronne et complément, peut-on dire, du premier privilège marial — ont eu pour effet de faire éclater avec plus de plénitude et de splendeur la sagesse et l'harmonie de cette admirable disposition divine, par laquelle Dieu a voulu que la Bienheureuse Vierge Marie soit exempte de toute souillure originelle. »

Admiration et vénération à la vue de ces « grandes choses » que Dieu a faites en sa Mère et notre Mère. Mais aussi confiance : « Nous sommes accablés par nos fautes et succombons sous le poids d'infinies misères, et pourtant nous admirons et chantons l'incomparable richesse des dons sublimes dont Dieu vous a comblée au-dessus de toute créature, depuis le premier instant de votre Conception, jusqu'au jour où, élevée au ciel, il vous a couronnée Reine de l'Univers ».

Et enfin *reconnaissance* de la Royauté de Marie. Dès aujourd'hui, en cette solennité de l'Assomption, accueillons avec joie notre Reine, non seulement par nos chants, mais aussi par une promesse d'allégeance, c.-à-d. d'une vie chrétienne qui soit la reconnaissance effective de sa royauté réelle sur nous.

SAINT AUGUSTIN

(28 août)

SA CONVERSION

Cette année 1954 est le 16e centenaire de la naissance de S. Augustin. Les hommes, qui sont à juste titre fiers d'un génie qui a illustré leur race, en profitent pour instituer des cérémonies commémoratives et des journées d'études en son honneur. L'Eglise aussi est fière de compter parmi ses fils un si grand saint. Toutefois son habitude n'est pas de commémorer le jour où ses enfants sont venus au monde ici-bas, mais celui où ils sont entrés dans la vraie Patrie. Et c'est aujourd'hui, 28 août, que la grande âme de S. Augustin est entrée au ciel. Aussi est-ce le jour de sa fête liturgique.

La vie et l'œuvre de S. Augustin sont tout un monde. Nous allons aujourd'hui nous borner à recueillir une triple leçon de sa conversion : une leçon d'humilité, une de pénitence, et une d'amour de Dieu.

I. — *L'humilité de saint Augustin*

Tous ceux qui connaissent un peu les œuvres

de S. Augustin (qui remplissent une quarantaine de volumes in-octavo) s'accordent à reconnaître en lui une des intelligences les plus géniales qui aient existé. Comme le dit avec humour une critique anglaise, depuis longtemps passionnée de lui :

« Dans l'œuvre d'Augustin, il y a un sombre foisonnement, une fécondité colorée, qui débordent la mesure de presque tous les Européens. Il lui manquait cette délicatesse qui fait qu'un écrivain se soumet avec joie aux contraintes de la poésie. Mais c'était la seule chose qui lui manquait. Il lui fallait lutter contre la difficulté d'avoir toujours quelque chose à dire : ses idées jaillissaient aussi vite que l'encre de sa plume, ses pages étaient encombrées d'arguments, d'exemples et de rapides notations traduisant les découvertes qu'il faisait dans les domaines de la chair, de l'esprit ou de l'âme. C'était là un désavantage certain ; bien des écrivains ont dû leur réputation de réflexion et de sobriété au seul fait qu'ils ne pouvaient exposer plus d'une idée par page, ce qui convient à des lecteurs dont l'esprit n'est pas fait pour absorber une nourriture plus riche ». (Rebecca West, dans *Les Saints que nous aimons*, p. 53-54).

Rien de tel en S. Augustin : beaucoup de ses pages sont des jaillissements touffus d'idées fulgurantes qui vous empoignent et vous jettent dans un autre monde : le monde de la Vérité et de l'Amour.

Dès son adolescence il avait conscience de sa supériorité. Jeune homme, il pénétrait en se jouant les livres philosophiques les plus abstrus. Il avoue qu'il ne trouvait aucune difficulté là où les plus intelligents de ses camarades s'épuisaient de labeur. Durant ses années de professorat, il dépassait de beaucoup ses collègues et avait un tel rayonnement qu'un groupe d'amis s'étaient attachés à lui en qualité de disciples.

Ce n'était pas seulement une intelligence remarquable : c'était une intelligence comme il y en a peu dans l'histoire de l'humanité.

Il aurait eu droit, semble-t-il, de s'en glorifier. De fait, avant sa conversion, il ne négligeait pas les honneurs : il concourait pour obtenir les premiers prix et il était heureux et fier d'être couronné.

Mais du jour où il se convertit, il aperçut à quel point tout ce que nous avons nous vient de Dieu. Cette intelligence qui lui procurait de telles joies, il comprit qu'elle était un don de Dieu. Ces idées éblouissantes qui se multipliaient dans sa tête, il reconnut qu'elles venaient de Dieu, Lumière des esprits. La créature la plus sublime, fût-elle le plus élevé des Chérubins, lui apparut ce qu'elle est en réalité : un pur néant, qui ne peut subsister que par la Toute-Puissance et la miséricorde de Dieu.

A partir de ce moment-là, Augustin, si fier de lui, eut honte de son orgueil, et il devint un modèle extraordinaire d'humilité.

Combien d'entre nous, qui sommes loin d'avoir son génie, et qui faisons les malins à peu de frais, devraient l'imiter et commencer à devenir humbles !

II. — *La pénitence d'Augustin*

Dans sa jeunesse, Augustin avait mal commencé. Originaire d'Afrique (Tagaste, aujourd'hui Souk Ahras, près de Constantine, en Algérie) il avait un tempérament passionné. A l'instar de certains de nos contemporains, il ne voulait pas se contenter des joies intellectuelles, mais il voulait jouir de toutes les voluptés qui se présentaient à lui. Il avait des compagnons de débauche, il menait une vie immorale, et considérait la chasteté comme impossible. C'était même cette question de la continence sexuelle qui était pour lui le grand obstacle. De bonne heure il s'était lié à une jeune fille, dont il eut un enfant. Pourquoi ne s'était-il pas marié avec elle ? Nous ne le savons pas exactement : probablement parce que, esclave affranchie, la loi interdisait ce mariage à un homme d'une certaine aisance et d'une classe supérieure. Ou simplement parce que, après la mort de son père surtout, Augustin connut des difficultés financières et qu'il ne trouva pas de meilleure solution que de faire un mariage qui lui apporterait la fortune.

Toujours est-il que pendant des années (il vécut avec elle 14 ans), ce fut là pour lui une question insurmontable. Au moment où il se rapprochait le plus de l'Eglise catholique, il envisagea de créer avec ses amis une sorte de communauté laïque où tous se livreraient à l'étude de la Sagesse. Mais, après avoir échafaudé de beaux projets, Augustin fit tout crouler en avouant qu'il ne pouvait pas vivre dans la chasteté : adieu le monastère laïque !

Et très peu de temps avant sa conversion, il luttait désespérément sur ce point. Tantôt il se tournait vers Dieu, en lui demandant la grâce de la foi ; tantôt, à la vue des passions qui le tiraillaient, il se reprenait et disait à Dieu : « Seigneur, pas maintenant, mais plus tard ! »

Pour régulariser la situation, sa mère Monique, qui devait être un jour une sainte, mais qui n'était pas encore parfaite, imagina de lui faire renvoyer sa concubine et de la remplacer par une épouse digne de lui. La concubine fut renvoyée, et retourna en Afrique (Augustin était alors en Italie). Elle resta d'ailleurs fidèle et se fit religieuse. Mais Monique ne trouva pas de meilleure solution que de fiancer son fils avec une fille si jeune qu'elle devait encore attendre deux ans avant d'être nubile ! Que fit Augustin ? L'intervalle lui paraissant trop long, il prit en attendant une seconde concubine.

Tout cela en dit long sur les ravages que peuvent faire les passions dans une âme. Il serait difficile de trouver dans l'histoire du monde, chrétien ou païen, un homme qui ait expérimenté aussi douloureusement qu'Augustin l'emprise de la chair.

Or que se passa-t-il dès le jour de sa conversion ? Un changement radical et définitif. Lui qui considérait la chasteté comme impossible devint subitement capable de pratiquer la chasteté parfaite. Ou plus exactement, comme il le confie naïvement dans ses « Confessions », le seul ennui qui lui resta pendant quelques années de ses mauvaises habitudes, c'est que ses rêves en étaient parfois troublés. Mais pour les plaisirs de la chair, c'était fini, radicalement fini, et il n'avait que 33 ans, âge où les passions, loin de disparaître, risquent de devenir plus dangereuses que jamais en devenant plus profondes.

Quelles réponses, à ceux de nos contemporains qui prétendent, eux aussi, que la chasteté est impossible à pratiquer ! C'est toujours la même chose : quand on est soi-même esclave de ce genre de plaisirs, on ne comprend pas qu'on puisse s'en passer ; on considère cela comme une nécessité, sans quoi la nature serait diminuée, mutilée. Et on plaint, ou même on méprise ceux qui vivent dans la chasteté parfaite pour l'amour de Dieu.

Mais quand, par la grâce divine, on reçoit le don de chasteté, on réalise cette merveille : oui, la chasteté est praticable, et elle est même une source de liberté incomparable qui permet de se

donner complètement à Dieu et aux âmes. Mais c'est une vertu qui dépasse les forces humaines. Dieu seul peut la donner, et la condition préalable, c'est l'humilité et la prière.

Retenons tous cette leçon, qui que nous soyons, nous avons à lutter pour garder la chasteté, chacun selon son état. Mais nous, chrétiens, ne disons jamais avec les incrédules que cette vertu est impraticable. Disons que nous pouvons la posséder si nous nous appuyons sur Dieu.

III. — *Son amour de Dieu*

L'amour de Dieu ! Tel est en effet le fondement de toute la vie d'Augustin après sa conversion.

Vous l'avez compris à l'instant : cet homme ardent n'était pas seulement esclave de ses sens. Il était surtout ardemment passionné. Comme il l'avoue en parlant de son adolescence, « il ne pensait qu'à une chose : aimer et être aimé ». Non seulement il possédait une intelligence hors pair : il avait un cœur d'une ardeur, d'une profondeur et d'une délicatesse incomparables. A la rigueur on peut trouver des émules intellectuels à ce grand génie : Aristote, Platon, lui étaient sans doute supérieurs ; probablement aussi S. Thomas. Mais dans le domaine du cœur, il semble bien qu'il soit unique.

Et c'est en grande partie ce qui explique son influence prodigieuse. On ne peut s'approcher de lui — au travers de ses œuvres — sans être saisi par l'atmosphère de charité intense qui s'en dégage. On est captivé par sa tendresse, sa délicatesse, sa fidélité. Mais surtout on est ébloui par la manière dont ce cœur incomparable était rempli de l'amour de Dieu. Des écrivains ont célébré cette caractéristique d'Augustin ; ils ont affirmé que jamais homme n'a écrit sur l'amour de Dieu comme il l'a fait. Ils ont noté telles de ses pages sur lesquelles les lecteurs verseraient toujours des larmes. Et quand on a été empoigné par son ardent amour, on se rend compte avec lui que le vrai bonheur sur terre consiste à aimer Dieu et à ne vivre que pour lui.

Quelle leçon pour notre époque et pour tous les temps, m. f. ! Ne croyez pas ceux qui vous disent que le bonheur se trouve dans l'amour des créatures : il se trouve dans l'amour de Dieu, de Dieu aimé par-dessus tout, ici-bas et dans l'éternité.

POUR LE XVI[e] CENTENAIRE DE S. AUGUSTIN

La vie chrétienne d'après saint Augustin

III

LES « *Confessions* » (suite)

II. — *Ascétique et mystique des Confessions*

Mais plus qu'une atmosphère chaude et lumineuse, les *Confessions* procurent une nourriture substantielle, tant ascétique que mystique.

1. — *L'ascétique* est spécialement exposée au livre x. Elle y paraît singulièrement suave et équilibrée, malgré ses exigences. Rien d'excentrique à la manière de certains Pères du désert, mais une ligne de conduite qui fait plutôt penser à S. François de Sales. Il sait que la souffrance existe, mais aussi que Dieu ne commande pas de l'aimer pour elle-même : « Qui désire les ennuis et les difficultés ? Vous ordonnez de les supporter, et non de les aimer. On n'aime point la chose que l'on subit, même si on aime la subir » (28).

Il expose lui-même avec une candeur admirable comment il se comporte à l'égard des multiples tentations (30 à 40). En matière de *chasteté*, il avoue que son sommeil n'est pas libre de toute image lascive, et il demande à Dieu de le guérir. La lutte contre les plaisirs de *la table* est quotidienne : comme ce vieil ermite du désert qui avouait naïvement que c'était la seule passion qu'il n'avait pu dompter, vu que, même après avoir passé quatre jours sans manger, il sentait encore la faim, Augustin constate que « ce n'est pas chose qu'il puisse retrancher d'un seul coup et pour jamais, comme il l'a fait pour les relations sexuelles ». C'est pourquoi il jeûne et fait abstinence, mais surtout il prend les aliments avec détachement, comme des remèdes, *quemadmodum medicamenta*. Il reconnaît qu'il passe parfois les bornes de la nécessité stricte et mange pour le plaisir, ne sachant pas discerner le passage de l'une à l'autre. Cela supposerait une grande perfection qu'il n'a pas, dit-il, car « il est un pécheur ».

Il se sent assez indifférent maintenant aux plaisirs de l'*odorat*. A moins qu'il ne se trompe sur lui-même, car il n'est pas sûr de se connaître et personne ne peut garantir l'avenir : « Il n'y a qu'un espoir, qu'une confiance, qu'une promesse sûre : votre miséricorde, ô mon Dieu. »

« Les plaisirs de l'*ouïe* l'avaient enlacé et subjugué avec plus de ténacité ; mais Dieu l'a dégagé et délivré ». Toutefois il est toujours sensible aux mélodies liturgiques, « quand elles sont chantées par une voix habile et suave », et il s'inquiète du plaisir naturel qu'il y trouve. Aussi, par réaction, il est tenté de préférer la psalmodie de S. Athanase qui « ressemble davantage à une lecture qu'à un chant » : et s'il lui arrive d'être plus sensible à la mélodie qu'au sens des paroles, il s'en accuse comme d'un péché.

Le plaisir des *yeux* est bien plus continuel et fascinant. N'oublions pas qu'Augustin est sous le soleil de Carthage, entouré de cette lumière « qui est la reine des couleurs », « qui inonde tout ce que nous voyons », et qui « s'insinue tellement que si tout-à-coup elle disparaît, on l'appelle avec regret, et si son absence se prolonge, l'âme est attristée ».

Et que d'*objets* attrayants pour la vue ! Où l'art et l'industrie ne se sont-ils pas exercés ? « Vêtements, chaussures, vases et autres objets de tout genre, tableaux, statues diverses », tout cela a été embelli à l'excès, même à l'usage de la piété ! Et Augustin « se laisse encore prendre au piège de ces beautés ». Quand le plaisir est superficiel, la miséricorde de Dieu le relève sans qu'il en souffre, mais quand l'attachement a été excessif, c'est avec douleur qu'il répare.

« Ici se présente une autre tentation remplie de périls plus multiples » : c'est la *curio-*

sité sensible et vaine qui se déguise sous les traits de la connaissance et de la science. On veut tout connaître, tout expérimenter, pour le seul plaisir de savoir ! Ainsi, « quel plaisir y a-t-il à regarder un cadavre déchiré et qui fait horreur ? Cependant, s'il y a un gisant quelque part, tous accourent pour s'attrister et pâlir d'effroi ! » C'est à cette vaine curiosité qu'Augustin rattache le goût des spectacles, les connaissances parfaitement inutiles et la magie. « Dans cette vaste forêt », il a beaucoup abattu et élagué, mais il avoue des faiblesses : « Je ne vais plus au cirque voir un chien courir après un lièvre, mais si je le vois dans un champ que je traverse par hasard, il me détourne peut-être d'une pensée profonde », non pas, précise-t-il, au point de pousser son cheval à sa suite, mais c'est son cœur qui y est entraîné. « Que dis-je, continue-t-il, sans sortir de ma maison, un lézard qui prend des mouches, une araignée qui les enveloppe dans ses fils n'ont-ils pas souvent fixé mon attention ? Parce que ce sont de petits animaux, ma curiosité n'est-elle plus la même ? » Et il avoue que sa vie est « pleine de pareilles chutes », mais qu'il se relève promptement. Cette vigilance est nécessaire si on veut éviter les distractions dans les prières.

Ce n'est pas tout. Avec un regard impitoyable il s'examine sur un vice plus profond et plus subtil, l'*orgueil*. Notamment comment se débarrasser du plaisir de recevoir les compliments ? On ne peut quand même pas se conduire mal pour leur ôter leur raison d'être ! La louange accompagne nécessairement la pratique de la vertu. Oui, mais au moins faut-il dominer et régler ce plaisir-là comme les autres, et ici Augustin entre dans des analyses qui apparaîtront peut-être subtiles à ceux qui n'y regardent pas de si près, mais qui sont une preuve de son extrême délicatesse de conscience. Il ne suffit pas, en tout cas de rejeter la louange : « Souvent l'homme qui méprise la vaine gloire tire de là même une vanité nouvelle ! » Il faut surtout ne pas se complaire en soi-même, soit en mal, soit en bien, soit en s'appropriant le mérite de ses actions, soit en en faisant l'honneur à Dieu avec égoïsme et envie à l'égard des autres.

A cet endroit de son œuvre, S. Augustin ne parle pas spécialement de *l'ascèse du cœur*. Il a alors 47 ans, et depuis sa conversion, son affection est toute à Dieu. Mais on sait combien il a peiné pour en arriver là. Dans les livres précédents il nous décrit sa passion de l'amour (III, 1) et ses luttes pour s'en libérer (VIII, 11) en termes saisissants. Et souvent il insiste sur la nécessité de la pureté du cœur, que ce soit à l'occasion de ses amitiés, ou de l'amour de Dieu, qui ne peut exister sans le détachement des créatures.

Ces exemples suffisent à montrer quelles bienfaisantes leçons ascétiques nous trouvons dans les *Confessions*. Si nous les avons détaillés, c'est parce que beaucoup de chrétiens sont loin d'avoir cette délicatesse, et qu'ils auraient grand besoin de se mettre à l'école du grand Docteur.

2. — Les *Confessions* contiennent aussi des leçons de *mystique*. On peut dire qu'elles en sont remplies. S. Augustin multiplie les traits vigoureux, les pensées profondes qui nous orientent vers Dieu. Ainsi, dans ces dix chapitres que nous venons de parcourir, constamment il s'élève à Dieu. Son ascétisme n'est *pas replié sur soi ;* il ne s'examine pas comme ferait un philosophe ou un moraliste : il se regarde en présence de Dieu et il le prie continuellement. La fameuse demande : *Da quod jubes et jube quod vis,* ce n'est pas seulement pour obtenir la chasteté qu'il la prononce, mais pour toute vertu, car il considère que tous les biens viennent de Dieu : sa morale est essentiellement surnaturelle et tend à s'épanouir dans l'amour mystique de Dieu.

Parmi les passages les plus aptes à impressionner le lecteur, et à lui donner le sens et l'attrait du divin, il convient de signaler ceux où Augustin parle de *conversions,* la sienne ou celle des autres.

Ainsi un jour où il était encore au seuil de la foi, il va trouver le prêtre Simplicianus, père spirituel de S. Ambroise. Il lui expose son cas, et celui-ci lui raconte comment un fameux rhéteur, Victorinus, se convertit dans sa vieillesse au catholicisme. Travaillé par la grâce, mais sensible au respect humain, le rhéteur n'osait se montrer à l'église. Quand Simplicianus lui disait que cela était cependant nécessaire, il recevait en réponse : « Est-ce donc les murailles qui font les chrétiens ? » Attitude plus protestante avant la lettre que catholique. Après s'être obstiné longtemps de la sorte, l'homme de lettres se décida enfin ouvertement, et alors « les superbes, à cette vue, frémissaient, grinçaient des dents et séchaient de rage » (VIII, 2). Quand vint le jour de son baptême et de sa profession solennelle de foi, la foule des chrétiens répétait dans un transport de joie à peine réprimé : « Victorinus, Victorinus ! »

Une autre fois, Augustin, toujours à Milan, reçoit la visite d'un compatriote africain nommé Pontitianus, qui était un des premiers officiers de l'empereur. « Apercevant par hasard un livre sur une table de jeu qui se trouvait devant eux, il le prit, il l'ouvrit : c'était l'apôtre Paul ». Cela l'entraîna à parler de S. Antoine, le solitaire d'Egypte, dont le nom commençait à être connu en Occident, puis de la conversion de deux officiers civils de l'empereur. Ils étaient alors à Trèves, où l'empereur avait son camp. Un jour que leur maître était au spectacle, ils en profitèrent pour aller se promener aux environs de la ville. Ils rencontrèrent par hasard des ermites chrétiens et découvrirent dans leur cabane une vie de S. Antoine. Ils en furent si bouleversés qu'ils se décidèrent immédiatement à vivre en solitaires, et ils ne revinrent même pas à la cour. Leurs fiancées, à cette nouvelle, se consacrèrent aussi à Dieu.

Ces récits furent l'occasion de la conversion définitive d'Augustin. Ils nous émeuvent encore aujourd'hui ; celui de sa propre conversion encore plus. Ils sont très aptes à arracher l'âme au monde et à l'entraîner vers Dieu.

Mais en plus de ces faits exaltants, nous voyons en pleine activité, tout au long des *Confessions,* une *oraison* proprement dite, dont il est fructueux de dégager les éléments essentiels. Un premier trait frappant est le recours aux *créatures pour s'élever à Dieu.* Nous l'avons signalé tout-à-l'heure, et nous savons combien il est accentué dans toute l'œuvre du saint Docteur ; parlant un jour, dans une lettre, de la musique, il écrit : « La musique, la science ou plutôt le sens de l'harmonie a été donné aux hommes pour les élever vers Dieu », et il ajoute : « Les choses passagères de ce monde forment un admirable cantique »[3]. Tel est bien le point de départ de l'oraison augustinienne, comme le prouvent maints passages des *Confessions ;* signalons au moins l'extase d'Ostie (IX, 10, 11).

Un deuxième trait est le recours au *recueillement,* à la vie intérieure. Voyez par exemple au l. IV, c. 12, comment il détache l'âme des choses extérieures et la concentre à l'intérieur d'elle-même pour y savourer Dieu et sa lumière. Même invitation, V, 2 : « Qu'ils se convertissent et qu'ils vous cherchent, et aussitôt vous êtes dans leur cœur, dans le cœur de ceux qui vous confessent leurs misères, qui se jettent en vous et pleurent dans votre sein leurs égarements. Vous, plein de bonté, vous essuyez leurs larmes pour qu'ils pleurent plus encore et trouvent leur joie dans ces pleurs ».

Enfin un troisième caractère de l'oraison augustinienne, c'est *son expérience vécue du divin,* fruit de grâces mystiques proprement dites (jusqu'ici nous avons employé le mot *mystique* au sens large). C'est l'état d'une âme qui savoure expérimentalement la lumière et l'amour de Dieu au fond d'elle-même. Il faut lire dans ce sens, par exemple, le l. VII, c. 10 : « J'entrai en moi-même, dit-il notamment, et j'aperçus pour ainsi dire de l'œil de mon âme et au-dessus de lui, au-dessus de mon esprit, la lumière immuable... Qui connaît la vérité connaît cette lumière, et qui connaît cette lumière connaît l'éternité. La charité la connaît... Je douterais plutôt de ma vie que de la Vérité qui se révèle à l'intelligence au moyen des créatures ».

On comprend qu'un spécialiste de S. Augustin ait dénommé ce genre d'oraison une *méditation contemplative*[4] : l'âme y est active à tous les degrés : dans l'utilisation des créatures comme moyen de s'élever à Dieu, dans l'effort de recueillement, pour trouver Dieu en soi, et dans l'intensité de contemplation et d'amour qui font entrer pour ainsi dire en contact avec la lumière divine. Et en même temps l'action de la grâce est continuelle : dès le début, car c'est Dieu qui purifie les sens et facilite le recueillement, Augustin le répète assez souvent, mais surtout aux sommets de la vie mystique, où agissent les vertus théologales et l'action spéciale du Saint-Esprit.

Il est donc permis de penser avec cet auteur contemporain que la méthode augustinienne de contemplation est très équilibrée et très féconde en avantages de toutes sortes.

III. — *Rapports des* « Confessions » *avec les autres œuvres de saint Augustin*

Je vous disais au début de cette conférence que les *Confessions* suffisent à donner une juste idée du génie d'Augustin, même si on ne peut lire tous les ouvrages. C'est qu'en effet non seulement elles nous entraînent à la vie intérieure autant que ses autres chefs-d'œuvre ; non seulement nous y trouvons condensée la doctrine ascétique et mystique qu'il développe longuement ailleurs, mais, chose surprenante, on peut dire qu'elles sont un point de convergence de la plupart de ses grandes œuvres : celles-ci apparaissent comme en germe dans les *Confessions,* et en font un ouvrage unique à ce point de vue.

Nous allons voir comment cela se produit, et à cette occasion nous devrons traiter de questions doctrinales importantes, mais vous savez que la doctrine, loin de distraire de la vie spirituelle, en pose au contraire les fondements. Voyons d'abord les rapports des *Confessions* avec les *œuvres apologétiques* d'Augustin.

I. — On peut, avec M. Jean Guitton, les diviser en quatre catégories, d'après les grandes hérésies qu'il a dû combattre : le rationalisme helléniste, le dualisme manichéen, le naturalisme pélagien, et le Donatisme, qui est un naturalisme chrétien. Or S. Augustin donne dans les *Confessions* les principes de solution de ces erreurs, même parfois avant qu'elles se soient répandues, comme c'est le cas du pélagianisme.

1. — Vous pensez peut-être que le *rationalisme grec* ne nous intéresse plus... Hélas ! que le rationalisme soit grec ou moderne, les principes en sont toujours les mêmes et les résultats aussi néfastes. Aussi les ouvrages d'Augustin, tels que le *De fide rerum quæ non videntur,* en germe dans *Conf.*, VI, 5, sont-ils toujours d'actualité. Et certaines notions chrétiennes, telles que la création et le temps linéaire, qui semblent peu actuelles et peu pratiques, sont en réalité fondamentales. Arrêtons-nous-y quelque peu avec S. Augustin au livre XI.

Les Grecs étaient frappés par la régularité du cosmos et la nécessité des lois de la nature ; ils ne pouvaient concevoir le monde qu'éternel et le temps cyclique, c'est-à-dire fermé sur lui-même comme les sphères célestes qui reviennent toujours aux mêmes cycles. La conséquence logique déduite de cette conception par les néo-platoniciens, était la suivante : l'âme humaine n'échappe pas au dé-

[3] Ep. 166, 13.
[4] F. Cayré, *La contemplation augustinienne.*

terminisme absolu de la nature, mais revient aux mêmes cycles de vie par la métempsychose. La seule manière de se libérer de cette sujétion est l'extase.

S. Augustin proclame le dogme catholique : le monde n'a pas toujours existé et il n'est nullement nécessaire ; il est une œuvre d'amour gratuit. De plus le temps est linéaire : il nous oriente vers une fin sublime et nous y achemine par le progrès en amour et en sainteté.

Dans cette progression vers Dieu, le seul moyen possible de réussite est le recours à Jésus-Christ, et S. Augustin reproche aux philosophes néo-platoniciens d'ignorer l'Incarnation, la Rédemption et la Grâce. Comme nous sommes sanctifiés jusqu'au fond de notre nature, toute notre activité doit s'en ressentir. En particulier il n'y a qu'une forme de *culture* qui nous convienne : celle qui est toute pénétrée de la foi chrétienne et de l'amour de Dieu. Augustin, en se convertissant, renonce à la culture oratoire héritée d'Isocrate et des sophistes, et il se consacre non seulement à la culture philosophique dérivée de Socrate et de Platon, mais à la philosophie chrétienne équivalente à une vie de contemplation et d'amour de Dieu. Par suite il rabaisse la culture profane : il trouve vain et puéril de s'appliquer aux belles-lettres quand elles nous font pleurer sur la mort de Didon (I, 13) et nous intéressent aux aventures romanesques des dieux. La forme même lui paraît méprisable. Il n'admettrait pas le genre de culture qui a prévalu à partir du XVIe siècle, où l'intention surnaturelle semble une garantie suffisante contre le danger d'un humanisme païen : il veut une éducation profondément chrétienne[5]. Comme vous le voyez, cette question est toujours d'une brûlante actualité, et vous avouerez que si la solution de S. Augustin paraît un peu exigeante, elle mérite cependant d'être prise en considération.

2. — Le *Manichéisme* tire son nom de son fondateur Mani, né en 216 ap. J.-C. Il est soigneusement étudié par les savants de notre époque, notamment par M. H.-C. Puech[6]. C'est une forme de syncrétisme qui tend à unifier l'œuvre des fondateurs des grandes religions : Abraham, Bouddha, Zoroastre, Jésus. Il doit précisément son rayonnement en grande partie à ses racines scripturaires, puisqu'il est basé sur les divers recueils sacrés de ces religions. Il enseigne le dualisme et propose une libération de la matière et du mal au moyen d'une « gnose » ou connaissance supérieure de soi et du monde, par laquelle l'esprit prend conscience de sa prétendue pureté originelle qui le rattache physiquement au principe du bien. En cela nulle trace de liberté, de péché, de repentir, d'amour, et d'Incarnation du Verbe de Dieu : Jésus n'est qu'un esprit qui n'a pu s'unir personnellement à un corps puisque la matière est essentiellement mauvaise.

S. Augustin, hanté par l'angoisse de son salut, avait adhéré à ce puissant mouvement, ainsi que beaucoup de ses contemporains. Il eut de la peine à s'en détacher. Aussi en parle-t-il longuement dans ses *Confessions*, surtout aux livres 3, 5 et 7. Nous trouvons là un écho de ses ouvrages plus développés : *De utilitate credendi, de Bono*, etc.

Un lecteur non averti trouvera ces polémiques fastidieuses et inutiles. Elles ne le sont pas tellement. En recensant le petit volume de M. Puech, M. Maurice de Gandillac écrit : « Sous sa forme historique, le manichéisme est mort. Comme tentation permanente, il n'a jamais cessé de fournir des justifications hautaines à ceux qui se croient « d'une autre essence » que le « vulgaire » des frères en humanité »[7]. Et encore : « Il reste que le péril dualiste était au fond le plus redoutable pour la pureté de la foi et qu'il n'a pas cessé de l'être, comme le montre par exemple la tentation d'une Simone Weil, comme le suggèrent aussi telles applications apocalyptiques au monde présent d'une condamnation de la civilisation et de la culture qui confondrait la « chair » paulinienne avec cette « matière créée » dont le Créateur lui-même déclara, en contemplant son œuvre, qu'elle était « *valde bona* »[8].

3. — Nous avons parlé du *pélagianisme* dans notre dernière conférence. Les *Confessions* nous décrivent à l'avance l'attitude fondamentale d'Augustin en cette matière. Il connaît la corruption originelle de la nature humaine : « *tantillus puer et tantus peccator* » (I, 12). Il explique le mot de Jésus : *talium est regnum cœlorum* d'une manière beaucoup plus pessimiste qu'un S. Jean Chrysostome. Après avoir montré que les enfants portent en eux le germe de tous les vices (on pense à Freud), il conclut que dans leur petitesse, c'est tout simplement l'image de l'humilité que Jésus nous a donnée en exemple (I, 19). A retenir aussi ce mot amer et profond : « *Majorum nugæ, negotia vocantur* » : les hommes aussi ont leurs bagatelles, comme les enfants, mais ils les appellent leurs affaires (I, 9).

Mais toute cette misère est guérie par la grâce de Dieu. Faut-il donner des références aux *Confessions ?* Voyez par exemple : II, 7 ; VI, 16 ; IX, 13 ; X, 1, 29, 31 (n. 3 et 4, 37, 43 (n. 2) ; XI, 2 (n. 2) ; XIII, 1, 9, 10, etc. Mais ce sont toutes les *Confessions* qui célèbrent cette grâce divine. Aussi est-ce l'optimisme qui s'en dégage, car Dieu est capable de tirer le bien du mal (IX, 8).

[5] Cf. H. Marrou, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*. — V. Deman, *Vie Spir.*, mars 1940, Suppl., p. [158-187].

[6] *Le manichéisme, son fondateur, sa doctrine*, Paris, 1949.

[7] *Dieu vivant*, n. 17, p. 149-150.

[8] Ib., p. 148-149. Voir dans ce même numéro une étude de Marcel Moré dans le même sens sur *La pensée religieuse de Simone Weil*. Noter encore cette phrase de G. Thibon qui a, ainsi que Moré, très bien connu S. W. : « Il y a quelque chose de manichéen dans la spiritualité de S. W. En même temps qu'elle exalte Dieu, elle rabaisse son œuvre » (J.-M. Perrin et Gustave Thibon : *Simone Weil telle que nous l'avons connue*, p. 162).

4. — L'hérésie *donatiste* ne commença à devenir inquiétante qu'au moment où S. Augustin publia ses *Confessions*. Ses premières œuvres antidonatistes datent de cette même année 400. Cela explique pourquoi il n'en est pas question dans son autobiographie. Toutefois ses sentiments à l'égard de l'Eglise laissent entrevoir sa position future. Il suffit de retenir à quel point Augustin s'y montre fervent pour elle et respectueux pour la hiérarchie, surtout en la personne de S. Ambroise. Et quand il parle du baptême, soit pour lui soit pour ses amis, on voit bien qu'il le considère comme valide en vertu de l'institution divine et non par suite de la sainteté des ministres, comme le voudront les donatistes.

II. — Mais outre ces œuvres apologétiques, d'autres sont aussi suggérées ou même presque ébauchées dans les *Confessions*.

1. — Ainsi les *œuvres philosophiques* et le *De Doctrina christiana*, qui font une si grande part à l'étude de l'amour, sont spécialement en rapport avec le livre IV, consacré en grande partie à l'amitié — pour ne rien dire des innombrables passages où Augustin revient sur ce thème.

2. — Ainsi encore le point de départ des études sur *la Trinité* est insinué au livre XIII, ch. 11. Il signale qu'il y a en l'homme trois choses : l'être, la connaissance et le vouloir, et que ces trois éléments se compénètrent intimement au point de ne faire qu'« une même vie, une même âme, une même essence, tout en étant distincts ». Il y a donc là une image de la Trinité. Mais une image bien éloignée, si éloignée que le saint Docteur pose ici plus de questions qu'il n'en résout. On sent qu'il est agité par ce problème et, effectivement, aussitôt terminées les *Confessions* (en 400), il commence la publication des XV livres sur la Trinité, qui s'échelonnent sur plus d'une quinzaine d'années.

3. — Or parallèlement à ce grand mystère de la Trinité, un autre sujet le préoccupait : l'étude des *premiers chapitres de la Genèse*. Les controverses manichéennes l'avaient déjà poussé à publier un travail intitulé *De Genesi contra Manicheos*. Mais il pensait à une œuvre d'envergure, et d'intérêt plus général. Il composa un premier essai, qui nous est resté sous le titre *De Genesi imperfectus liber*, et il reprit la matière sous le titre *De Genesi ad litteram*. C'est une œuvre comparable au *De Trinitate* et, coïncidence curieuse, elle lui a demandé à peu près autant d'années de travail : de 401 à 415.

Précisément nous avons dans les *Confessions* l'amorce très nette de ce grand ouvrage dans les trois derniers livres des *Confessions*. Les amateurs de scènes vécues ne vont pas jusque-là, ils s'arrêtent aux dernières confidences du saint. Mais ceux qui désirent avoir une idée de la manière dont il comprend l'Ecriture Sainte trouveront là l'essentiel. Ils verront que son exégèse est trop peu littérale, quoi qu'il en dise, mais aussi ils comprendront comment la Bible est pour lui un moyen de s'élever à Dieu et une occasion d'exprimer des vues parfois sublimes sur la contemplation mystique. Si bien que ces trois derniers livres ne le cèdent nullement en beauté et en importance doctrinale à ceux qui précèdent. Voyez par exemple ce qu'il dit du Saint-Esprit et du don de son amour, XIII, 9 : « *Pondus meum, amor meus* », un des plus beaux chapitres des *Confessions ;* ou encore XIII, 18, sur le rayonnement apostolique de l'âme contemplative : à l'exemple de Dieu, « les créatures spirituelles... illuminent la terre, divisent le jour et la nuit, marquent les temps ». Mais tout est à lire.

* *

Le peu que nous avons dit de ce chef-d'œuvre aidera peut-être quelques-uns d'entre vous à le lire, et quand ils l'auront lu, il est bien probable qu'ils en feront leur livre de chevet, car il serait difficile de trouver dans toute l'histoire de la littérature une œuvre qui mérite davantage cette familiarité assidue. Les plus grands génies, et les plus divers, y ont trouvé leur nourriture : un poète, comme Pétrarque en était enthousiasmé : une sainte de génie comme Thérèse d'Avila écrivait : « Je m'y vis, ce me semblait, comme dans un miroir ». Quiconque les méditera et vibrera à l'unisson de leur auteur trouvera lumière, humilité, charité, et suave contemplation de Dieu.

LA VIE CHRETIENNE

Enseignements de saint Jean

JÉSUS-CHRIST

S. Paul mourut en 66 ou 67. S. Jean vécut jusque vers la fin du siècle. Il écrivit d'abord l'Apocalypse, probablement vers 94 ou 95, puis son Evangile et enfin ses trois épîtres. Sa doctrine a une tonalité bien particulière. Certes, elle contient essentiellement les mêmes dogmes que les évangiles synoptiques et les épîtres de S. Paul : pour lui, comme pour les autres apôtres et évangélistes, le fait central de la vie chrétienne est l'Incarnation, d'où découlent la Rédemption et les sacrements. Mais pendant sa longue vie, il a médité l'enseignement du Seigneur ; il se l'est souvent exprimé dans son propre style ; il a retenu avec prédilection les aspects qui cadraient peut-être le mieux avec son tempérament ; et surtout il a développé les vérités qui étaient attaquées par les hérétiques ou par les hommes de mœurs corrompues. Il est donc très utlie d'examiner les éléments personnels de sa doctrine, afin de voir ce qu'il ajoute aux autres.

Il faut reconnaître avec le P. Prat que sa conception du Corps mystique, tout en étant foncièrement la même, diffère cependant dans les détails. Alors que, « dans S. Paul, les membres, unis à la tête par les autres membres, reçoivent l'influx vital par leur intermédiaire », « dans S. Jean, les rameaux (de la vigne allégorique), reliés directement au tronc, reçoi-

vent de lui directement la sève ». Autrement dit « Paul a surtout en vue la vie sociale de l'Eglise qui règle et mesure la croissance de chaque fidèle », tandis que S. Jean « considère plutôt la vie individuelle des croyants »[1].

Les exégètes indépendants voient là l'aboutissement d'une déviation de l'enseignement du Sauveur, déviation dont les épîtres de S. Paul seraient l'étape intermédiaire. Jésus, dit-on, n'aurait prêché que le royaume des cieux, considéré sous son *aspect social*. Paul aurait retenu cette notion et y aurait ajouté celle de *vie*. Jean aurait éliminé la notion de société et n'aurait retenu que celle de vie[2].

Cette schématisation est tellement forcée qu'elle est foncièrement erronée ; il est admis par tous les critiques que S. Jean a volontairement restreint l'objet de son Evangile : il s'est borné à ce qui était alors le plus important. Il ne faut donc pas en conclure qu'il rejette ce qu'il n'enseigne pas formellement. Notamment, il est hors de doute qu'il connaissait les évangiles synoptiques, et on comprend qu'il n'ait pas éprouvé le besoin de les répéter. De plus, c'est lui qui rapporte les exhortations de Jésus les plus pressantes à recevoir le baptême et l'eucharistie : or nous savons par S. Paul que ces sacrements étaient déjà conférés par l'autorité ecclésiastique une cinquantaine d'années auparavant ; c'était donc là une institution sociale déjà bien arrêtée à son époque. Enfin lui-même, dans sa I^re^ épître, affirme l'autorité infaillible des apôtres : « Nous, nous sommes de Dieu. Qui connaît Dieu nous écoute ; qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas. Voilà à quoi nous reconnaissons l'esprit de la vérité et l'esprit de l'erreur » (IV, 6). Il est donc certain que S. Jean admet la société ecclésiale telle que nous la connaissons par ailleurs. S'il insiste sur la vie individuelle du chrétien, il faut dire qu'il y a là un simple « déplacement de l'accent... Cette évolution de la langue chrétienne a sa raison d'être dans les exigences légitimes de l'âme croyante, qui tend à pénétrer toujours plus la plénitude de l'enseignement du Maître sur le caractère vivant du Royaume de Dieu »[3]. Il est normal que les premiers évangélistes, qui s'adressaient à des païens ou à des Juifs, aient surtout exposé l'enseignement moral de Jésus. La méditation du mystère de la vie divine en nous venait après. S. Paul lui-même présuppose toujours la catéchèse primitive à ses exposés mystiques. A plus forte raison S. Jean pouvait se contenter d'insister sur les vérités les plus sublimes du christianisme : l'essentiel était fait depuis longtemps. Du reste, l'Apocalypse souligne suffisamment l'aspect social de l'Eglise :

« Nous voyons s'affirmer dans l'Apocalypse, en raison même du caractère de ce livre, un aspect du mystère de l'adoption filiale qui n'apparaissait guère dans l'Epître et dans l'Evangile : c'est son aspect social, universel, *cosmique*. Il ne s'agit pas seulement du sort d'un chacun, de salut individuel, mais de toute l'humanité, de toutes les collectivités humaines. C'est toute la création qui est intéressée, qui conspire à l'enfantement des fils de Dieu ; c'est le monde entier, terre et cieux, qui seront transformés en la Jérusalem céleste, cité sainte, bloc compact fait de toutes les pierres polies par l'épreuve, temple sans fissure aux parties étroitement enchevêtrées, épouse unique de l'Agneau »[4].

On signale aussi en S. Jean une allure beaucoup plus paisible qu'en S. Paul. C'est exact. Il est permis de penser que cela tient en partie à l'âge de l'apôtre. C'est un fait que S. Paul lui-même était remarquablement moins fougueux à la fin de sa vie qu'au début de sa carrière apostolique, à tel point que de nombreux critiques incroyants refusent, à tort, de lui attribuer les lettres pastorales. Or S. Jean était beaucoup plus âgé. Cette évolution psychologique normale avait accentué le caractère contemplatif que révèlent en lui les synoptiques ; et ses visions de Patmos l'avaient perfectionné au plus haut degré. Il ne faut pas toutefois exagérer cet aspect de la doctrine et du caractère de S. Jean. Sa douceur et sa tendresse laissent percer l'ardeur du « fils du Tonnerre ». Cela saute aux yeux dans l'Apocalypse, mais cela se voit aussi dans son évangile : et on a pu souligner le « caractère dramatique des deux livres. Dans l'Evangile, le conflit entre la Lumière et les Ténèbres se manifeste par de nombreux conflits entre groupes humains. On y remarque un fréquent usage de l'antithèse et des particules négatives ou adversatives. La joie y résulte d'une victoire chèrement disputée »[5].

Ces quelques remarques préalables étant faites, comment saisir et exposer les idées centrales de la doctrine de S. Jean sur la vie chrétienne ? Il semble qu'on peut les réduire à trois : la notion de *lumière*, la notion de *vie*, et la notion de *charité*. Nous verrons donc comment le chrétien doit avoir foi en Jésus qui est la Lumière de l'humanité, comment il doit adhérer à Jésus qui est la Vie de l'humanité, et comment la charité pour le prochain résume tous les devoirs pratiques.

I. — *La foi en Jésus, Lumière de l'humanité*

Dès le prologue de son Evangile, S. Jean nous annonce que dans le Verbe était la vie, « et la vie était la lumière des hommes... la vraie, celle qui éclaire tout homme » (I, 4, 9).

« *La lumière, la vraie,* ne s'oppose pas, dans la langue du quatrième Evangile, à une lumière fausse, mais à une lumière imparfaite (Jo., IV, 37 ; VI, 32, 35 ; VII, 28 ; XV, 1). En comparaison du Verbe, — lumière, vie ardente et rayonnante de tout ce qui est esprit, — la lumière matérielle, qu'elle tombe du ciel ou

[1] *La théologie de saint Paul*, II, p. 347.
[2] A. Durand, *Evangile selon saint Jean*, 1938, p. XLIX.
[3] Durand, p. L.

[4] Dom Jean Juglar, O. S. B., *Canticum Novum*, p. 91.
[5] P. Lavergne, *L'Apocalypse*, p. 14. De même le P. Allo, au sujet du IV^e^ Evangile : « Jamais plus grand drame, et plus personnellement intéressant pour chaque lecteur, n'a été retracé par une plume. Parler d'épopée, de tragédie, serait insuffisant. » *L'Evangile spirituel de saint Jean*, p. 61.

s'allume sur la terre, la lumière intellectuelle elle-même, celle qui rend visible la manifestation du vrai et du bon, bref toute lumière créée pâlit et fait ombre. Le poète J. Autran a bien dit, en parlant du Christ : « Il est le vrai Soleil, dont le soleil est l'ombre ». L'épître aux Hébreux et le quatrième Evangile nous donnent du monde, qui est le nôtre, une idée, à la fois originale et profonde : la réalité visible n'est que l'ombre de la réalité invisible »[6].

Nous qui sommes habitués aux lumières de la Révélation, nous ne réalisons pas assez à quel degré nous sommes privilégiés. Nous oublions combien l'humanité était ignorante des vérités métaphysiques et religieuses les plus élémentaires, avant l'arrivée du Christ. Ainsi par exemple « le mystère de la mort » ne nous inquiète guère, depuis que Jésus a affirmé : « Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra » (Jo., XI, 26). Mais si nous étudions les croyances sur la mort dans la tradition biblique[7], nous constatons que les Juifs eux-mêmes, dans l'ensemble, n'étaient guère bien renseignés sur l'au-delà. A plus forte raison les païens l'étaient-ils moins. Or depuis que la « lumière est venue en ce monde », nous savons à quoi nous en tenir sur cette énigme redoutable.

Et combien d'autres vérités, qui nous paraîtraient aujourd'hui courantes si elles n'étaient sublimes, étaient ignorées même des Juifs, malgré les lumières de l'A. T. ! Il ne s'est vraiment éclairé qu'après coup, une fois que les cieux se furent pour ainsi dire déchirés par l'Incarnation du Verbe. Mais avant cela, que d'hésitations, que d'obscurités, concernant les vérités les plus fondamentales, telles que le messianisme et la grâce[8].

Vraiment S. Jean a raison de nous montrer en Jésus la lumière essentielle. C'est en toute vérité que le divin Maître peut dire : « Celui qui m'a vu a vu le Père » (XIV, 9), et lui seul peut nous faire connaître le Père (XVII, 25-26). Et on comprend que S. Jean répète avec joie : « Le message qu'il nous a fait entendre, et que nous vous annonçons à notre tour, c'est que Dieu est lumière et qu'il n'y a point en lui de ténèbres » (I Jo., I, 5). Lumière qui apporte la liberté par rapport à l'erreur et au vice (Jo., VIII, 32), comme S. Paul l'avait répété si souvent.

Cette lumière divine, le Sauveur nous aide à la saisir en recourant au *symbolisme,* et le procédé est fréquent dans tout le IVe Evangile.

Ainsi, par exemple, à la fête des Tabernacles, on allumait dans un des parvis du Temple un grand chandelier d'or. N.-S. en profite pour déclarer : « Je suis la lumière du monde : celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (VIII, 12). Ainsi encore, il guérit un aveugle-né dans des conditions dramatiques, au sens littéraire de ce mot, c.-à-d. « où le comique se mêle au tragique », et il profite de ce retour des yeux à la lumière du jour pour dire qu'il est venu en ce monde « pour que ceux qui ne voient pas voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles » (IX, 39). Cette scène, dit le P. Allo, « fait le point culminant de l'enseignement symbolique sur la Lumière »[9].

Mais ce n'est pas seulement par lui-même que Jésus est la vraie lumière : il l'est aussi par son *Esprit-Saint,* qui continue sur terre sa propre mission. Et en cela nous retrouvons la doctrine de S. Paul.

Avant sa Passion, Jésus promet d'envoyer, quand il sera monté aux cieux, « un autre Paraclet », c.-à-d. un autre avocat ou défenseur, qui sera « l'Esprit de vérité » (XIV, 16-17), qui « enseignera toutes choses » aux apôtres et les fera ressouvenir de tout ce qu'il leur aura dit (XIV, 26). Et les apôtres ne seront pas seuls à avoir cet Esprit de vérité ; les chrétiens l'auront aussi, et il les guidera si bien qu'il sera leur maître intérieur : « Pour vous, leur dit S. Jean, l'Onction que vous avez reçue de lui (de Jésus) demeure en vous, et vous n'avez pas besoin que personne vous enseigne : mais comme son onction vous enseigne sur toute chose, cet enseignement est véritable et n'est point un mensonge ; et selon qu'elle vous a enseignés, demeurez en lui » (I Jo., II, 27). Et encore : « Nous connaissons sons que nous demeurons en lui et qu'il demeure en nous, en ce qu'il nous donne de son Esprit » (I Jo., IV, 13).

Le devoir du chrétien corrélatif à la lumière du Verbe incarné, c'est *la foi.* Cette nécessité est affirmée dès le prologue, où il est écrit que ceux-là sont fils de Dieu « qui croient en son nom » (Jo., I, 12), et elle est inculquée bien des fois dans l'Évangile. Elle l'est spécialement aux chapitres VI et XI, où nous retrouvons l'emploi du symbolisme[10].

Après la *multiplication des pains,* les Juifs l'assiègent et lui demandent ce qu'ils doivent faire pour accomplir les œuvres de Dieu. Jésus devine qu'ils pensent à des œuvres matérielles, semblables à celles que la Loi impose. Mais il les détrompe aussitôt : non ce n'est pas une série de pratiques extérieures qui leur est demandée, mais la foi : « Voici l'œuvre que Dieu demande, c'est que vous croyez en celui qu'il a envoyé » (VI, 29). Et se référant à la multiplication des pains, il affirme : « Je suis le pain de vie : celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif » (ỳ 35). Donc, de même que la nourriture solide et liquide est le sou-

[6] P. Durand, *ib.*, p. 17-18.

[7] P. Féret, *Le Mystère de la mort et sa célébration* (p. 15-133). Ed. du Cerf.

[8] A. Gelin, *Les idées maîtresses de l'A. T.*, Ed. du Cerf.

[9] *L'Evangile spirituel de saint Jean,* p. 113.

[10] « Tout le symbolisme (du IVe Evangile), fort bien unifié, s'enracine sur une double image très simple : l'eau et le sang. L'eau, qui à cause du baptême, représente la *Lumière,* la foi, et la pureté morale ; le sang, avec son équivalent, le vin (entraînant la figure corrélative du pain), à cause de l'Eucharistie, c'est la *Vie,* l'amour, la charité, le sacrifice. La pensée de l'évangéliste s'est développée tout entière sur ces deux lignes ». (P. Allo, *op. cit.*, p. 71).

tien indispensable et complet de la vie corporelle, de même Jésus en personne, accepté par la foi, est l'aliment nécessaire de la vie surnaturelle, et ce n'est pas seulement l'intelligence qui est éclairée, mais l'âme tout entière qui est enrichie, car elle s'engage tout entière dans l'acte de foi et est toute pénétrée de la vie de Jésus. Au ℣ 47 le Seigneur insiste encore plus : « Je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle ». Il ne dit pas *aura*, mais *a*, pour nous apprendre que la vraie foi nous donne la réalité cachée des mystères que nous verrons à découvert au ciel.

Au chap. XI, le symbolisme se fonde sur *la résurrection de Lazare :* « Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours » (℣ 25-26).

Dans sa première épître, S. Jean revient encore sur ce sujet, et répète que la foi nous donne *l'essentiel des réalités célestes :* au ciel « nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est » (III, 2). Mais précisément nous avons dès ici-bas le même privilège si nous croyons en Jésus : « Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu » (V, 1) ; et encore : « Je vous ai écrit ces choses afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu » (V, 13).

Ainsi donc l'enseignement de S. Jean sur la nature et l'importance de la foi est constant. Il comporte pour nous une grande leçon. Beaucoup de nos contemporains se contente de ce qu'on appelle une *foi morte :* ils croient, mais ne font pas les œuvres de la foi. Et c'est à ce genre de foi que nous pensons quand on parle d'elle. C'est une erreur. Quand on parle d'un vivant, pensez-vous à la marmotte engourdie dans un trou pendant les mois d'hiver ? Qu'est-ce qu'une vie qui est à l'état léthargique ? Qu'est-ce qu'un feu qui couve sous la cendre ? Tout cela est quelque chose, sans doute, mais c'est le degré le plus infime de la réalité : ce n'est pas le plein épanouissement de la vie ou de la flamme. De même pour la foi. Quand S. Jean et S. Paul parlent d'elle, ils ne pensent pas à la foi morte : pour S. Jean, cette foi-là est un mensonge, comme il le dit dans sa première épître : « Si nous disons que nous sommes en communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons et nous ne pratiquons pas la vérité » (I, 6). Les ténèbres s'opposent à la lumière : pour S. Jean, elles sont le symbole de tout ce qui s'oppose à l'enseignement et aux préceptes de Jésus. Elles sont le domaine des ennemis de Jésus, elles sont incompatibles avec la vie de Jésus. *Pour lui la vraie foi* est une foi vivante, qui nous livre corps et âme au Fils de Dieu, qui engage aussi bien notre cœur et notre volonté que notre intelligence : c'est une foi qui nous purifie, nous sanctifie, nous élève à l'état surnaturel en nous faisant fils de Dieu, et nous transporte dès maintenant dans l'autre monde.

(A suivre).

LECTURES BIBLIQUES

III

Jacob

I. — L'élection de Jacob

Jacob tient une grande place dans l'histoire patriarcale et dans toute l'histoire d'Israël. Israël est d'ailleurs son nom comme celui de tout le peuple juif. Celui-ci est rattaché par les douze ancêtres des douze tribus qui le constituent et qui sont, dans la tradition biblique, ses fils. Dans son histoire le divin et l'humain apparaissent, comme dans celle d'Abraham et d'Isaac, étroitement mêlés. Il forme avec eux la grande triade des Pères. Le Dieu du peuple élu est « le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob » (Mt., XXII, 32 ; cf. Ex., III, 6), de ces trois qui sont toujours vivants dans le Royaume des cieux où doivent les rejoindre, pour goûter avec eux un éternel repos, une foule innombrable venue de tous les points du monde (Mt., VIII, 1).

Le peuple d'Israël est « la maison de Jacob ». Sur elle ont régné David et ses fils. Et c'est sur elle, comme l'ange l'annonce à Marie, que Jésus, le Messie promis, règne à jamais.

Jacob est donc un personnage éminent de l'histoire sainte. Dieu l'a aimé dès avant sa naissance, Dieu a conduit ses pas, comme il il avait conduit les pas d'Abraham et d'Isaac ; il lui a permis d'échapper à tous les dangers qui l'ont menacé au cours de sa vie et l'a comblé de ses bienfaits. L'humain apparaît cependant dans cette existence, beaucoup plus encore qu'en celle des précédents patriarches. Jacob parfois nous scandalise ; ses habiletés nous choquent. Nous voudrions trouver dans les personnages de l'Ancien Testament des êtres parfaits ; ils ne le sont pas, pas plus d'ailleurs que les saints de la nouvelle Loi. Dieu accomplit son œuvre en se servant d'instruments humains. Il ne faut donc pas s'étonner qu'ils soient imparfaits. L'impression en ressort plus nette de la conduite divine des événements auxquels ils sont mêlés. Les péchés eux-mêmes, là où il faudrait en reconnaître, finissent par servir, comme ce fut déjà le cas aux premiers temps, les desseins de Dieu.

La naissance

L'intervention divine dans l'histoire de Jacob est marquée dès sa naissance. Isaac a prié pour obtenir un fils de sa femme Rébecca. Deux jumeaux vont naître qui se battent dans le sein de leur mère. Celle-ci, angoissée, consulte Dieu. Il lui est dit :

> « Deux peuples sont dans ton sein ; deux nations, au sortir de tes entrailles, se sépareront.
> L'un de ces peuples sera plus puissant que l'autre et l'aîné servira le plus jeune » (XXV, 23).

Il n'est pas directement question dans ce texte de l'avenir des deux enfants, mais des deux peuples qui doivent naître d'eux, Israël et Edom. De même les démêlés des deux frères qui seront racontés dans la suite préfigurent les démêlés des deux nations. Les Edo-

mites seront déjà fixés au sol et posséderont des rois quand Israël ne sera encore qu'un peuple nomade qui se déplace dans les déserts du Sinaï sous la conduite de Moïse. Alors Edom refusera le passage à son frère Israël, qui devra faire un long détour pour y gagner la terre promise (Nombres, xx, 14-21). Installé sur son territoire, Israël est souvent en guerre avec Edom, qui devait être finalement vaincu par David (II Samuel, VIII, 13-14). C'est bien le peuple le plus jeune qui l'emporte sur le plus ancien. Les luttes entre eux ne devaient d'ailleurs pas cesser.

De pareils faits ne nous obligent pas à penser que les récits concernant les relations d'Esaü et de Jacob sont purement fictifs et ne traduisent qu'une situation de beaucoup postérieure. Il n'en est pas moins vrai que, parmi les histoires qui les concernaient, on a surtout retenu celles qui indiquaient déjà certains développements futurs de l'histoire d'Israël dans ses rapports avec ses voisins plus ou moins apparentés. Il faut aussi reconnaître que, dans certains cas, les événements qui devaient se dérouler plus tard ont quelque peu coloré les anciens récits. La Bible, en effet ne nous rapporte pas simplement des anecdotes faites pour susciter un intérêt de curiosité ; elle nous décrit le déroulement providentiel de l'histoire. C'est Dieu qui a tout ordonné : c'est de sa volonté que tout dépend. C'est lui qui a mené le peuple d'Israël à travers toutes les vicissitudes de son histoire, depuis le début jusqu'à la fin ; et déjà sa volonté était inscrite dans les événements les plus reculés de cette histoire. Il n'est pas lia par des considérations humaines : il continue de choisir qui il veut, car ce n'est pas une œuvre humaine qui s'accomplit, mais son œuvre de salut. Il n'a pas choisi Esaü, bien qu'il fut légalement l'aîné, mais Jacob, le plus jeune. Son choix est toujours une grâce. Et c'est ce dessein providentiel, marqué dans les paroles adressées à Rébecca, qu'il faut avoir présent quand on lit l'histoire des deux frères. On s'arrêtera moins à tout ce qui semble rouerie et mensonge ; on y verra tout simplement la traduction en des histoires qui devaient faire la joie des Hébreux, de ce dessein divin, qui passe par-dessus les contingences humaines, même respectables.

C'est encore ce fait que la Bible a voulu traduire, quand elle essaye d'interpréter le nom de Jacob. Nous sommes, comme pour Isaac, en face d'étymologies populaires. Au moment de la naissance des deux jumeaux, Jacob tient le talon de son frère. Or talon en hébreu se dit *'aqeb,* qui rappelle Jacob. Plus tard Esaü dira de son frère : « Il porte bien son nom, car il m'a supplanté » (XXVII, 36). Or supplanter c'est *'aqab ;* Jacob est donc celui qui supplante.

On voit comment tout fait ressortir que Jacob doit prendre la place qui semblait appartenir à Esaü. C'est la volonté divine manifestée avant la naissance des deux frères ; elle continuera de s'affirmer dans toute la suite du récit. Jacob est l'héritier choisi des promesses faites à Abraham. On verra d'ailleurs que, si l'aîné est exclu, c'est bien de sa faute. Il n'était pas digne de porter les desseins de Dieu.

L'achat du droit d'aînesse et la bénédiction d'Isaac

Esaü semble en effet ne tenir qu'à l'instant. Jacob voit plus loin. Il est digne qu'un dessein à longue échéance repose sur lui. Au retour de la chasse Esaü, qui meurt de faim, troque son droit d'aînesse pour un plat de lentilles préparé par son frère. Et la Bible fait remarquer que c'était mépriser ce droit. Elle prépare ainsi la scène où l'on verra Jacob, à l'instigation de sa mère, surprendre la bénédiction d'Isaac.

C'est bien en effet Rébecca qui arrange toute l'affaire et qui prend tout sur elle. Jacob lui fait bien remarquer qu'il ne ressemble guère à Esaü et que, malgré toutes les précautions prises et le degré de cécité d'Isaac, l'affaire ne peut que mal tourner, sa mère lui réplique : « Que la malédiction retombe sur moi ; obéis-moi et fais ce que je te conseille. » Sans doute préfère-t-elle Jacob à l'aîné, mais la Bible a eu le soin de nous faire connaître la parole divine qui lui avait été dite et qui annonçait que le premier rang serait accordé au plus jeune. Elle ne fait donc qu'exécuter ce que Dieu lui-même a décidé.

Et c'est bien Dieu lui-même qu'il faut voir au principe de cette décision. Les moyens qui sont employés pour faire de Jacob le bénéficiaire de la bénédiction qu'il voulait donner à Esaü nous paraissent répréhensibles. On ment, on trompe un pauvre vieillard à moitié aveugle. Celui-ci nous apparaît en effet joué par sa femme et par son fils. Cependant les moyens employés sont bien grossiers. Isaac lui-même proclame : « C'est la voix de Jacob et ce sont les mains d'Esaü » (XXVIII, 22). On nous dit bien qu'il fut trompé, mais n'a-t-on pas l'intention de laisser subsister un doute sur sa lucidité en cette affaire ? Ne dirait-on pas qu'il entre lui-même dans le jeu ? Le récit, de caractère populaire, est habilement mené. Le lecteur reste suspendu, se demandant si le stratagème réussira. Avec quelle attention les premiers auditeurs devaient être pris par cette histoire ! Esaü pouvait revenir trop tôt ! Mais il arrive justement quand tout est fini !

S. Augustin refusait de voir en cette affaire un mensonge. Il y décelait un mystère. Son explication, qui voit le Christ chargé de nos péchés sous les traits de Jacob, ne nous satisfait guère. Cependant, derrière le comique voulu de l'histoire, c'est bien d'un mystère qu'il s'agit, le mystère du choix divin dans le cours de l'histoire d'Israël et la préparation du salut du monde. C'est bien Dieu qui a mené tout cela ; c'est lui qui dès le début a choisi Jacob à l'exclusion d'Esaü ; c'est celui qui guide Rébecca ; c'est lui qui aveugle plus qu'il ne l'est ou plutôt qui éclaire Isaac ; c'est lui qui fait